Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 53-54 (2007)

Artikel: "L'itinéraire de Paris à Jérusalem" ou le plaisir de lire

Autor: M'rad-Chaouachi, Samira

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-270515

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'*ITINÉRAIRE DE PARIS À JÉRUSALEM* OU LE PLAISIR DE LIRE

Tout est dit [...] depuis [...] qu'il y a
des hommes, et qui pensent
La Bruyère

Récit du voyage effectué par Chateaubriand de juillet 1806 à juin 1807, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*[1] se compose de sept sections balisant les différentes étapes d'une circumnavigation de onze mois en Méditerranée, qui devait amener le voyageur de Paris en Terre Sainte, en passant par la Grèce, l'Asie Mineure, et au retour, par l'Egypte, la Tunisie et l'Espagne.

Les lieux visités, creuset de grandes civilisations, marqués par l'Histoire, souvent ressuscités par les voyageurs, voire immortalisés par les poètes, ne sont pas *terra incognita*, et le voyageur qui s'embarque pour le périple méditerranéen connaît parfaitement les Anciens et les Modernes, et n'a pas hésité – il s'en explique lui-même à plusieurs reprises – à consulter encore nombre d'ouvrages : il dit connaître « une trentaine de Relations des royaumes de Maroc, d'Alger et de Tunis » (491)[2], une vétille à côté des « deux cents

---

[1] L'édition initiale parue en 1811 chez Le Normant, portait le titre suivant : *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce, et revenant par l'Egypte, la Barbarie et l'Espagne.* Nous signalons notamment les éditions d'Emile Malakis, Paris, Les Belles Lettres, 1946, et de Maurice Regard, in *Œuvres romanesques et voyages*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, tome II. Ces deux dernières éditions sont notamment utiles pour connaître les sources de Chateaubriand.

[2] François de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem,* éd. par Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2005. Nous renvoyons, entre parenthèses, systématiquement aux pages de cette édition. A consulter aussi pour les sources de Chateaubriand, que nous indiquerons également dans nos propres notes.

relations modernes de la Terre-Sainte » (298). Et ce ne sont là que deux exemples parmi toutes les lectures auxquelles Chateaubriand a procédé en prévision du voyage, mais aussi quelquefois sur les lieux mêmes comme à Jérusalem au couvent de Saint-Sauveur, et sans doute de retour chez lui, dans son domaine de La Vallée-aux-Loups à Châtenay-Malabry.

De la Grèce à Carthage, au gré des escales et jusqu'au retour par l'Espagne, historiens, géographes et savants, pèlerins et missionnaires, voyageurs et poètes, Anciens et Modernes sont tour à tour convoqués de manière implicite ou déclarée, sans compter les Saintes Ecritures. A l'évidence, l'*Itinéraire* fourmille de références textuelles. Chateaubriand « connaît tout »[3], dit Jean-Paul Clément. Il donne en effet l'impression d'avoir tout lu.

Fruit d'une expérience viatique, le Voyage comporte un paradoxe lié pour son auteur à l'inévitable « médiation de la bibliothèque »[4]. Quelle gestion de la bibliothèque cependant, Chateaubriand opère-t-il dans son Voyage ? Comment interpréter l'amas de références et d'emprunts textuels qui, depuis Sainte-Beuve ont interpellé plus d'un commentateur ? Les modalités intertextuelles dans l'*Itinéraire* ont suscité nombre de travaux. Christine Montalbetti notamment a relevé quelques modes de gestion de « la bibliothèque », symptomatiques de l'aporie rencontrée par tout voyageur, et de la difficulté à « dire » à son tour le réel. Nous rappellerons la pratique du renvoi aux textes et de la comparaison textuelle ainsi que la fonction référentielle de la bibliothèque, comme une manière de légitimer le recours aux livres, après quoi, il s'agira pour notre part, de mettre l'accent sur la revendication de la bibliothèque et le plaisir livresque d'un « je » narrateur, fortement présent, au service d'une esthétique du Voyage.

---

[3] Jean-Paul Clément, « La question grecque » in Jean-Claude Berchet (éd.), *Le Voyage en Orient de Chateaubriand*, Houilles, Editions Manucius, 2006, p. 31.

[4] Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, PUF, 1997, p. 53.

La bibliothèque à l'épreuve du Voyage

Nombre de fois dans l'*Itinéraire*, Chateaubriand renvoie le lecteur aux voyageurs qui l'ont précédé sur les lieux, et à leurs récits, pour se soustraire lui-même à tout développement :

> Je n'ai rien à dire de Smyrne, après Tournefort, Chandler, Peysonnel, Dallaway [...]. (235)

> On a tant de relations de Constantinople, que se serait folie à moi de prétendre encore en parler. (258)

> Quant aux ruines [...d'Athènes...], les lettres de la collection de Martin Crusius, le père Babbin, la Guilletière [...], Pococke, Spon, Wheler, Chandler surtout et M. Fauvel, les font si parfaitement connaître, que je ne pourrais que les répéter. (169)

Moyen pour pallier « le risque de la redite »[5], le renvoi constitue aussi un recours pour une approche du réel contingent qui n'entre pas nécessairement dans le cadre du voyage.

A un dignitaire turc rencontré dans le Péloponnèse, qui lui demandait puisqu'il n'était « ni marchand, ni médecin », pourquoi voyageait-il, Chateaubriand répond : « pour voir [...] surtout les Grecs [...] morts » (116). Prélude aux *Martyrs*, le voyage est conçu avant tout comme une remontée dans le temps, une quête des Antiquités et de l'histoire de l'humanité. Et si l'on surprend parfois le voyageur à s'attarder sur quelques particularismes, ou s'il nous offre de-ci de-là, des tableaux pittoresques du plus bel effet, « la réalité vivante »[6] ne constitue pas l'axe majeur de l'*Itinéraire*. Le renvoi fonctionne alors comme réponse à l'attente des lecteurs. Aussi à ceux « qui seraient curieux de connaître l'habillement, les mœurs et les usages des femmes turques, grecques et albanaises à Athènes », Chateaubriand

---

[5] *Ibid.*, pp. 55-60.

[6] Jean-Claude Berchet, Introduction à François de Chateaubriand, *Itinéraire*, *op. cit.*, p.31.

conseille de lire « le vingt-sixième chapitre du *Voyage en Grèce* de Chandler » (190). De même « les lecteurs qui voudront comparer la Jérusalem moderne avec la Jérusalem antique, peuvent avoir recours à d'Anville [...], à Reland, et au père Lami » (387). Un grand nombre d'auteurs sont ainsi convoqués, suppléant pour une raison ou une autre la parole du voyageur.

Outre le renvoi, entre autres modes de gestion de ses lectures, Chateaubriand use de la comparaison des textes. A la section IV de l'*Itinéraire*, consacrée à Jérusalem, Chateaubriand pose une question emblématique de la difficulté rencontrée par l'écrivain-voyageur : doit-il « offrir la peinture exacte des Lieux-Saints » et s'exposer à répéter ce qui a été déjà dit ? Doit-il « omettre le tableau de ces lieux sacrés » et risquer de faire disparaître « la partie la plus essentielle [...du...] voyage ? » (336). Il s'agit là comme l'a signalé Christine Montalbetti, d'« une véritable aporie »[7] que rencontre *de facto* tout auteur d'un récit de voyage.

La confrontation des textes sous forme de parole rapportée ou de citation, fonctionne en ce sens comme une solution d'échange à la difficulté de parler à son tour d'un lieu déjà connu, permettant un éclaircissement des choses : « je profiterai des travaux de mes devanciers, prenant soin seulement de les éclaircir par des observations » (336), nous prévient l'auteur. Ainsi à propos de la mer Morte, sur de longues pages, il fait dialoguer avec les Ecritures, savants, historiens, géographes et poètes, jouant au besoin de la démystification des « merveilles » pour aller au détail le plus près de la vérité, n'hésitant pas à affirmer que « les vapeurs empestées qui devaient [en] sortir [...], se réduisent à une forte odeur de marine, [...] et à des brouillards à la vérité malsains comme tous les brouillards » (322). La comparaison textuelle passe bien entendu par le filtre de l'expérience du voyageur. En Grèce, à la suite d'Euripide, il reconnaît de « 'beaux roseaux' » à l'Eurotas, mais s'interroge sur l'épithète d' « '*Olorifer*' » donnée par Stace « car je n'ai point aperçu de

---

[7] Christine Montalbetti, *op. cit.*, p. 58.

cygnes dans ses eaux » (134), précise-t-il. En Egypte, il remarque que Rosette est une « jolie ville arabe », mais relève que Savary en a cependant « un peu exagéré les agréments (463). La confrontation des textes appuyée de l'observation sur les lieux, a trouvé une application magistrale à Carthage, constituant un procédé ingénieux pour l'identification des Ports Puniques. Contre toutes les affirmations alors en cours, des géographes, des voyageurs, du savant docteur Shaw, par recoupement avec les textes des historiens, Tite-Live, Appien, à la lumière *in situ* des discussions sans doute éclairantes avec l'ingénieur Homberg, raisonnant en concordance avec les lieux, Chateaubriand reconnaît l'emplacement des Ports Puniques dans les deux lagunes au pied de la colline de Carthage, comme devaient le démontrer plus tard, les travaux des archéologues.

Dans tous les cas mentionnés, Chateaubriand fait des parallèles, procède à une espèce d'expérimentation des textes, et tire ses propres conclusions. Ce faisant, le voyageur se construit une stature et exerce tel un expert, le contrôle du dire. La démarche est scientifique. Et la bibliothèque peut s'enrichir d'un nouveau Voyage. A ce niveau, la recherche de la vérité devient une quête essentielle. La bibliothèque revêt alors un caractère de nécessité, avec en finalité la réappropriation du savoir.

Fonction référentielle de la bibliothèque

A plusieurs reprises, Chateaubriand insiste dans ses préfaces sur l'option de vérité de son récit : le voyageur écrit-il, « ne doit rien inventer [...] rien omettre » (56). Il ne doit surtout pas « taire, ni dénaturer la vérité » (57). Il a le « devoir [...] de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire » (56), ajoute-t-il encore. Il se plaît à présenter son livre comme « le livre de postes des ruines » (68). La programmation annoncée trouve aussi application sur le terrain : en Judée par exemple, le voyageur s'écrie : « Je déteste les descriptions qui manquent de vérité [...] On verra que je n'ai point embelli les rives du Jourdain, ni transformé cette rivière en un grand fleuve » (89). Du reste, « des fragments de l'*Itinéraire* ont servi [à

Paris] de programme et d'explication populaires aux tableaux des *Panorama* » (69).

Epigraphiste déchiffrant l'inscription de la colonne de Pompée en Alexandrie, archéologue particulièrement inspiré à Carthage, le voyageur se mue en homme de sciences : ainsi prend sens le développement insolite sur la salinité et la composition chimique de la mer Morte, en référence notamment aux textes de Lavoisier et Malte-Brun, chiffres à l'appui (319).

Nostalgique d'un temps qui lui semblait déjà révolu, Chateaubriand entend faire de son Voyage, un « texte de savoir »[8]. « M. Guizot [...] possède ces connaissances que l'on avait toujours autrefois avant d'oser prendre la plume » (57), écrit-il, avant que les différends politiques ne viennent parasiter l'estime qu'il avait de l'homme. En ce sens, l'histoire surtout a retenu son attention. Il voit le voyageur même comme « une espèce d'historien » (56). Ainsi s'expliquent les nombreuses digressions historiques et les emprunts aux historiens anciens et modernes. Sévèrement jugées « d'une érudition indigeste »[9], par Sainte-Beuve, les longues dissertations historiques ont souvent gêné les commentateurs. Mais en ce temps déjà de déficit culturel, l'emprunt textuel par citations ou condensations de textes, fonctionne comme une espèce de raccourci vers la connaissance, une manière de se réapproprier un savoir, dans le but avoué, comme pour la peinture des Lieux-Saints de faire du neuf à partir de l'ancien, de sorte que « ce qui est très usé [...paraisse...] vraisemblablement tout neuf » (336), voire de relancer la lecture, ou de susciter comme pour Carthage, un intérêt pour des lieux et une histoire pas toujours connus. Prenant des libertés, Chateaubriand s'octroie cependant le privilège de démarquer parfois ses sources, jouant ainsi de l'emprunt.

Paradoxalement, c'est quand le récit trouve ses accents les plus personnels que la référence textuelle s'impose naturellement. La

---

[8] Philippe Antoine, *Les Récits de voyage de Chateaubriand*, Paris, Honoré Champion, 1997, p. 39. On peut consulter aussi avec profit, pp. 17-97.

[9] Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, Paris, Garnier, « Classiques Garnier », 1948, tome II, p. 71.

Grèce sous domination ottomane est méconnaissable. La fameuse description d'Athènes du haut de l'Acropole (186) est suivie d'un développement truffé de références à l'histoire et à la vie culturelle de la cité antique, mené au conditionnel passé pour mieux faire ressortir l'opposition passé-présent, le prestige d'antan et la désolation « d'aujourd'hui » :

> [...] nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée [...] pour se rendre aux fêtes de Délos ; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécube ; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthène. Mais, hélas, aucun son ne frappait notre oreille. (187)

Chandler est appelé à la rescousse pour étayer la pensée du voyageur, et apporter s'il en était besoin, la preuve supplémentaire de l'infortune présente du Grec : « 'Le temps, la violence et la charrue, dit Chandler, ont tout nivelé ' » (197). La référence textuelle trouve ici place par le biais de la citation, cautionnant à propos de temps révolus, mieux que n'importe quel discours, ce que le réel n'offre plus.

La citation poétique confère au texte un surcroît émotionnel. Voltaire prête aussi sa voix :

> J'entends des cris plaintifs. Hélas ! dans ces palais,
> Un dieu persécuteur habite pour jamais ! (100)[10]

Mais qui mieux que Virgile ou Homère permettra la plongée nostalgique dans un passé, envers du présent ?

> ..... *Soli periti cantare*
> *Arcades !* (105)[11]

---

[10] Voltaire, *Mérope*, III, I.

[11] Virgile, *Eglogues*, X.

> On s'empressait dans le palais du roi, les serviteurs [...] apportaient un vin généreux, tandis que leurs femmes, le front orné de bandelettes pures, préparaient le repas. (112)[12]

Astucieusement utilisée, loin d'être un ornement du discours, « la citation se révèle capable de signifier autre chose que ce qu'elle dit »[13]. Elle permet en tout état de cause de « relancer [...] les œuvres anciennes dans un nouveau circuit de sens »[14]. Réactivée dans la mémoire du voyageur par une similitude de situations, elle offre comme un écho au message du narrateur plus qu'elle ne dit le réel, mais exerce son impact poétique et émotionnel.

Si elle éclaire le présent, la référence textuelle permet aussi d'exhumer un lieu, des strates géologiques et historiques. Investie d'un caractère de nécessité, la référence textuelle a souvent guidé le voyageur sur le terrain : des vers de Plutarque aident à identifier le tombeau de Thémistocle : « Placé dans un lieu découvert, ton sépulcre est salué par les mariniers qui entrent au port ou qui en sortent » (193)[15]. Diodore de Sicile permet de réactualiser la ville de Memphis, sur le Nil : « Ces plaines heureuses [...] ne sont à la lettre, que les belles campagnes qui sont aux environs du lac Achéruse, auprès de Memphis »[16] (472). La reconstitution de l'ancienne Sparte peut devenir plus « intelligible » grâce au « recours à Pausanias » (133).

Pour cette entreprise de reconnaissance spatiale à travers les débris de l'histoire, Chateaubriand se réfère essentiellement aux historiens, par discours rapportés ou citations à l'appui. Mais les auteurs de fiction sont aussi convoqués : toujours à propos de Sparte, l'abbé Barthélémy avec le *Voyage d'Anacharsis* concurrence sérieusement

---

[12] Homère, *Odyssée*, IV.
[13] Philippe Antoine, *op. cit.*, p. 62.
[14] Gérard Genette, *Palimpsestes,* Paris, Seuil, 1982, p. 558.
[15] Plutarque, *Thémistocle*, LVIII.
[16] Diodore, traduction de Terrass, selon une note de Chateaubriand.

Pausanias, cependant que pour Corinthe, on a « comme à l'ordinaire, la fable et la poésie » (151).

Les références textuelles diverses et multiformes balisent l'univers du voyageur. Les techniques et les motifs d'approche des textes révèlent à n'en pas douter, de la part de l'auteur, une profonde quête esthétique et un fort désir de se distinguer dans l'exploitation de « la bibliothèque du voyageur ». Le plus souvent la bibliothèque permet une perception accrue des lieux visités et se trouve ainsi revendiquée.

La bibliothèque revendiquée et le plaisir de lire

Le voyageur est un érudit et les lieux sont chargés d'histoire et de poésie. L'Adriatique lui rappelle Pythagore, Scipion, César, Horace et Virgile qui eux aussi « avaient traversé cette mer » (80). A la vue de l'île de Corfou sur laquelle plane l'ombre d'Ulysse, Chateaubriand se laisse aller comme il dit, à des « souvenirs », le temps d'une digression où s'entrecroisent les noms de Thucydide, Tacite, Homère, et le rappel des histoires de Naples et de Venise et de « la collection *Gesta Dei per Francos* (83-84), soutenue probablement par la lecture des Voyages de Coronelli et de Grasset Saint-Sauveur. Sur les ruines de Sparte, il crie de toutes ses forces le nom de Léonidas. Surgit aussitôt une citation de La Guilletière : « *Ut pulchra bonis adderent !* »[17], expression dit-il, de « l'unique prière que les Spartiates adressaient aux dieux » (131). Athènes est la ville de Minerve. Qu'importe si elle n'est « plus habitée par son peuple » (165), et si chaque pas porté sur la terre grecque, rappelle la présence ottomane, et la réalité historique ! Le voyageur est tout au bonheur du lieu non pas tant pour le plaisir de la découverte, que par les réminiscences qu'il charrie : « Je m'avançais vers Athènes avec une espèce de plaisir qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion [...] on est comme enchanté par les prestiges du génie » (166). Des vers de Lucrèce font resurgir le prestige de l'antique cité et se greffent aussitôt sur le texte :

---

[17] La Guilletière, I, 247 : « Qu'ils ajoutent au beau le bien. »

Primae frugiferos fœtus mortalibus aegris
Dididerunt quondam praeclaro nomine Athenae,
Et recreaverunt vitam, legesque rogârunt ;
Et primae dederunt solatia dulcia vitae. (167)[18]

Des paroles de Cicéron ponctuent l'ensemble et confirment la gloire passée de la Grèce : « 'Souvenez-vous, Quintus que vous commandez à des Grecs qui ont civilisé tous les peuples, en leur enseignant la douceur et l'humanité, et à qui Rome doit les lumières qu'elle possède' »[19]. Cet exemple éclaire sur la pratique de Chateaubriand pour qui une référence en appelle une autre, et qui peut aligner sur une même page plusieurs citations[20].

A chaque halte, la mémoire est réactivée, semble-t-il, de manière quasiment automatique. C'est « en mémoire d'Hélène » qu'il cueille des fleurs sur les bords de l'Eurotas (135), cependant que l'évocation de Grecs partis s'installer en Floride pour se soustraire aux Ottomans et goûter « les fruits de la liberté », entraîne automatiquement une citation de l'*Odyssée* et un parallèle avec Ulysse : « 'Ceux qui avaient goûté de ce doux fruit n'y pouvait plus renoncer ; mais ils voulaient demeurer parmi les Lotophages, et ils oubliaient leur patrie' » (58)[21].

Invité à Mégare par son hôte albanais à déjeuner d'une variété particulière de poule « sans croupion et sans queue », et de quelques « *frutti di mare* » (158-159), Chateaubriand avoue qu'il aurait préféré « ce poisson, appelé glaucus que l'on pêchait autrefois », et aussitôt allusion est faite à Athénée et au *Banquet des Savants*. Une citation d'Eschyle extraite des *Sept contre Thèbes*, s'ajoute et rappelle que ce

---

[18] Lucrèce, *De natura rerum*, VI, 1-4.

[19] Cicéron, *Epistulae ad Quintum fratrem*, I, 1, 27. Voir aussi François de Chateaubriand, *Oeuvres romanesques*, éd. par M. Regard, *op. cit.*, p. 857, note 2 ; et *Itinéraire*, éd. par J.-C. Berchet, *op. cit.*, p. 167, note 2.

[20] Voir Marika Piva, « Texte et Intertexte : les citations de Chateaubriand », in Jean-Claude Berchet (éd.), *Le Voyage en Orient de Chateaubriand*, *op.cit.*, pp.156-159.

[21] Homère, *Odyssée*, IX.

poisson était servi bouilli tout entier à « ces sept chefs qui [...] 'Epouvantaient les cieux de serments effroyables' » (159). Du pain goûté dans la chaleureuse hospitalité de son hôte grec à Eleusis, enthousiasme fort le voyageur qui aurait « volontiers renouvelé dit-il, le cri de « 'Vive Cérès !' ». Mais les plaisirs gustatifs ne vont pas sans les plaisirs de l'esprit. Hommage est aussitôt rendu par le biais de Racine, à la déesse de la fécondité :

> Qui donne aux fleurs leur aimable peinture,
> Qui fait naître et mûrir les fruits,
> Et leur dispense avec mesure
> Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits. (163)[22]

A Tunis, l'atmosphère avinée d'un carnaval lui rappelle aussitôt Caton d'Utique « car il aimait le vin » (489), précise-t-il. Mais dès l'incipit du Voyage de Tunis, plane déjà l'ombre de Virgile : « Les cendres de Didon et les ruines de Carthage entendaient le son d'un violon français » (p.489).

La littérature peuple, enflamme l'imaginaire du voyageur déjà habité par les lieux, et la poésie concurrence fortement l'Histoire. Le « premier coucher de soleil [...] dans le ciel de la Grèce », à proximité de l'île de Fano est un grand moment où « les horizons de la mer, légèrement vaporeux, se confondaient avec ceux du ciel » (82). Mais le panorama ne suffit pas à lui seul. Des réminiscences livresques surgissent et se « surimpressionnent » sur le tableau. Allusion est faite tour à tour à Fénelon, Homère et Virgile :

> [...] Avec un peu d'imagination, j'aurais pu voir les Nymphes embrasant le vaisseau de Télémaque. Il n'aurait aussi tenu qu'à moi d'entendre Nausicaa folâtrer avec ses compagnes, ou Andromaque pleurer au bord du faux Simoïs. (82)

---

[22] Racine, *Athalie*, I, 4.

Télémaque, l'*Odyssée* et l'*Enéide* ajoutent à la beauté du paysage, et décuplent le plaisir des yeux. Une citation d'Ovide ponctue l'instant : « *Prodigiosa veterum mendacia vatum* » (82)[23]. Mais Fano est-ce bien l'île de Calypso ? Géographes, historiens et voyageurs sont tour à tour convoqués : Procope, d'Anville, Lechevalier pourraient donner raison à Homère. Pline, Ptolémée, Pomponius Méla gardent là-dessus le silence. Et Strabon place « l'île de Calypso [...] dans la mer de Malte » (81). Qu'importe si le doute subsiste et si la réalité dément le livre !

L'exemple de Fano est particulièrement symptomatique de la manière de Chateaubriand : l'histoire cadre le lieu et lui donne une épaisseur. Evoquée par références explicites ou le plus souvent, par condensation de textes, elle est relayée quand elle n'est pas précédée, par la poésie et le mythe. Le voyageur si soucieux par ailleurs, de vérité, privilégie alors l'enchantement de la fiction :

> [...] je veux de tout mon cœur que Fano soit l'île enchantée de Calypso [...] j'y planterai, si l'on veut, avec Homère, [...]. « des pins et des aulnes chargés du nid des corneilles marines », ou bien, avec Fénelon, j'y trouverai des bois d'orangers et « des montagnes [...] pour le plaisir des yeux ». Malheur à qui ne verrait pas la nature avec les yeux de Fénelon et d'Homère ! (81)

A ce niveau, l'Histoire elle-même devient inséparable de la poésie. L'évocation de l'histoire de Carthage, inséparable de Virgile et de l'*Enéide*, illustre peut-être avec le plus d'acuité, une conception de l'Histoire, qui se veut un mélange à la fois de vérité, de fiction et de légende, de l'aveu même de l'auteur. Chateaubriand nous rappelle le rôle et l'importance du poète latin dont « les puissants mensonges » concurrencent dans nos mémoires les « plus grands souvenirs de l'histoire ». « De telles merveilles écrit-il, exprimées dans un merveilleux langage, ne peuvent plus être passées sous silence. L'histoire prend alors son rang parmi les Muses, et la fiction devient

---

[23] Ovide, *Amours* : « Prodiges accrédités par les anciens. »

aussi grave que la vérité » (494). Comment faire parler les ruines dans un tel contexte ?

> Le sommet de l'Acropole offre un terrain [...] qui est visiblement l'aire d'un palais ou d'un temple. Si l'on tient pour le palais, ce sera le palais de Didon ; si l'on préfère le temple, il faudra reconnaître celui d'Esculape. (530)

Histoire et légende s'entremêlent cependant que se font entendre au finale les imprécations de deux femmes, celle de Didon et celle de l'épouse d'Hasdrubal, confondues en une seule voix, celle de la poétique Didon : « Dieux de Didon mourante, écoutez tous mes vœux ! » (530). De la Grèce à Carthage, l'ombre des grands poètes plane sur tout le parcours du voyageur. Et le récit s'écrit dans un enchevêtrement de poésie et d'histoire. Dans cette traversée au croisement de la culture et de l'observation immédiate, la référence littéraire, notamment la citation, amplifie le plaisir de la découverte et fonctionne comme un tremplin pour une approche festive des lieux. En ce sens, la visite de Jérusalem est un grand moment. C'est « un *Pausanias* à la main »[24], que Chateaubriand a recherché à Sparte, les cendres de Léonidas. Et c'est aussi livre en main que le voyageur visite Jérusalem. Cette visite s'accompagne de tout un rituel :

> Je m'assis au pied du tombeau de Josaphat, le visage tourné vers le Temple : je tirai de ma poche un volume de Racine, et je relus *Athalie* : « Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? » etc. (407)

La relecture de quelques fragments d'*Athalie* constitue un moment extrêmement jubilatoire : « Il m'est impossible de dire ce que j'éprouvais », confie-t-il. La force poétique source d'émotion, immerge le voyageur dans une sorte d'univers virtuel qui opère pour

---

[24] Chateaubriand, *Les Martyrs* in *Œuvres romanesques et voyages*, *op. cit.*, p. 635.

son plus grand bonheur, une résurrection du passé : « l'antique Jérusalem se leva devant moi » (407).

Mais Jérusalem est inséparable du Tasse et de la *Jérusalem délivrée*. La section V consacrée à l'évocation de la ville Sainte s'écrit pour une large part au regard du poète italien. Avec Le Tasse comme avec Racine, le texte poétique relu sur le terrain, crée l'agréable illusion de revivre un passé révolu. Mais c'est pour la qualité mélodique des stances « admirables » (428), que le voyageur multiplie à satiété les citations, en traduction comme en version originale :

> *Io là, donde riceve*
> *L'alta vostra meschita e l'aura e'l die, etc.*

> La nuit j'ai monté au sommet de la mosquée, et, par l'ouverture qui reçoit la clarté du jour, je me suis fait une route inconnue à tout autre. (427)

> *Era la notte, etc.*

> La nuit régnait encore : aucun nuage n'obscurcissait son front chargé d'étoiles. (428)

> *Spenta è del cielo ogni benigna lampa, etc.*

> Jamais le soleil ne se lève que couvert de vapeurs sanglantes [...]. (431)

Les lieux et les textes s'octroient mutuellement une valeur ajoutée. Car si le texte poétique exerce sa force incantatoire, et nimbe d'une aura particulière les lieux, lu sur place, il acquiert lui-même une plus-value : « on ne saurait s'imaginer ce qu'est *Athalie* lue [...] au bord du torrent de Cédron, et devant les ruines du Temple » (407-408). Mais les Saintes Ecritures dont les nombreuses références émaillent l'*Itinéraire*, participent aussi de cette fonction poétique du livre : « C'est en effet la Bible et l'Evangile à la main que l'on doit parcourir la Terre-Sainte » (349). A ce niveau, la complaisance dans

l'emprunt textuel est le signe incontestable d'un pur plaisir esthétique. Sans discussion aucune, la citation trouve naturellement sa place dans le récit pour un moment de partage. Nous sommes ainsi conviés parallèlement au déplacement spatial, à un autre voyage, à l'intérieur de la bibliothèque.

Ainsi revendiquée, la bibliothèque où une place toute particulière est accordée à la poésie, devient un paramètre essentiel de l'écriture viatique.

Intertextualité et création

Voyager pour Chateaubriand, c'est marcher sur les traces des plus grands poètes. Le voyageur revendique tout au long de l'*Itinéraire*, une similitude avec Ulysse. Le poète qui écrit son récit serait-il le nouvel Homère ? « Plût au ciel écrit-il, que la ressemblance [avec Homère] fût [...] complète, dussé-je acheter le génie d'Homère par tous les malheurs dont ce poète fut accablé ! » (242). L'érudition affichée comme la poésie s'expliqueraient par le statut du poète épique :

> [...] tous les poètes épiques ont été des hommes très instruits [...] nourris des ouvrages de ceux qui les avaient précédés [...] : Virgile traduit Homère ; le Tasse imite à chaque stance quelque passage d'Homère, de Virgile, de Lucain [...] Milton prend partout, et joint à ses propres trésors les trésors de ses devanciers. (433)

L'*Itinéraire* serait-il alors « une manière d'épopée » ? Quoi qu'il en soit, il atteint bien au sublime par l'écriture, ajoutant précisément un nouveau talent. Voyage de poète, l'*Itinéraire* n'est pas seulement traversé par la poésie des autres, il s'inscrit lui-même dans une optique littéraire[25]. Si l'on ne devait retenir en ce sens qu'un seul critère, le traitement des citations dans le texte, serait à lui seul suffisamment éloquent. A titre d'exemple, l'errance à travers les

---

[25] A ce propos, voir notamment Philippe Antoine, *op. cit.*, pp.41-42.

ruines sur le site de Carthage, se double d'une errance mélancolique à travers les textes. La succession d'un nombre conséquent de témoignages, inaptes cependant à apporter un éclairage suffisant, crée l'émotion et fait ressortir mieux qu'un discours isolé du voyageur, la violence de l'Histoire, et sert la dramatisation du récit.

La succession des citations et plus généralement l'accumulation des références textuelles, loin de se substituer dans ce cas comme on a pu quelquefois le prétendre, à une véritable visite des lieux, plus que jamais « source de 'signifiance' »[26], donne tout son caractère au texte et construit un récit polyphonique. Signe d'érudition et d'amour des livres, le récit polyphonique permet dans tous les cas, une espèce de communion avec les prédécesseurs. Il en résulte, écrit judicieusement Jean-claude Berchet, « une écriture 'liturgique' [...] le narrateur [invitant] à un nouveau baptême humaniste [...qui permet...] d'accéder à un ordre de la culture »[27] (35).

A Athènes comme à Jérusalem ou à Carthage, c'est bien à la suite d'un parcours à travers les textes, que le voyageur peut alors dans une espèce de rite de communion, ajouter à la multiplicité des voix, la poésie de la sienne : ainsi la description du site de Carthage du haut de la colline de Byrsa, suit précisément les lamentations de Didon et vient faire écho à la poésie de Virgile. Pour le voyageur, il s'agit d'une véritable révélation, et même Tunis jusque-là sévèrement jugée, participe de la poésie des lieux :

> Du sommet de Byrsa l'oeil embrasse les ruines de Carthage [...] Je les vis au mois de février [...] Au loin je promenais mes regards sur l'isthme, sur une double mer, sur des îles lointaines, sur une campagne riante, sur des lacs bleuâtres, sur des montagnes azurées ; je découvrais des forêts, des vaisseaux, des aqueducs, des villages maures, des

---

[26] Voir la préface in Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (éd.), *Miroirs de Textes, (Récits de Voyage et Intertextualité)*, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, N°49, 1998, p. VIII.

[27] Jean-Claude Berchet, Introduction à François de Chateaubriand, *Itinéraire*, *op. cit.*, p. 35.

ermitages mahométans, des minarets et les maisons blanches de Tunis. (531)

Au total, plus que jamais, l'*Itinéraire* constitue l'illustration selon la formule de G. Genette, « d'une Littérature en transfusion perpétuelle » à travers une « incessante circulation des textes », au service de l'écriture d'un livre, « un vaste Livre, un seul Livre infini »[28].

Déclarée, déjouée ou implicite, la bibliothèque pèse de tout son poids dans l'*Itinéraire*. L'usage de la bibliothèque est une composante de l'écriture du Voyage. Dans le cas présent, « la bibliothèque » ne répond pas seulement à une pratique de l'écriture viatique ; le récit se gère totalement sur le mode de l'intertextualité. Auteurs anciens et modernes sont convoqués en permanence, et les multiples références textuelles sur le mode du renvoi aux textes, de l'allusion, de la confrontation textuelle ou de la citation balisent le parcours du voyageur, par érudition et souci d'exhaustivité, pour raisons utilitaires et didactiques, mais aussi par goût tout simplement. Car le récit se construit en grande partie sur le principe de plaisir d'un « je » narrateur, fortement présent.

La personnalisation du récit, symptomatique par ailleurs d'une esthétique romantique, introduit une composante inédite, cependant qu'une place fondamentale est accordée à la littérature et à la poésie. Récit de poète à son tour, qui célèbre la poésie des grands, Homère et Virgile notamment, l'*Itinéraire* renouvelle l'écriture viatique et développe une esthétique où se mêlent Histoire, légende et fiction, et où observations, littérature et poésie s'enchevêtrent et se confondent, cependant que la pratique intertextuelle devient source de création. L'*Itinéraire* nous convie alors à un double parcours, à la fois spatial et livresque, et ce n'est sans doute pas là le moindre de ses charmes.

Samira M'RAD-CHAOUACHI
Université de Tunis-Manouba

---

[28] Gérard Genette, *op. cit.* , p. 559.